



Photographies Philippe Constantin

Le sablier des sensations

SERGE ARNAULD

J'ai connu Madame Nebbia et Samba. J'ai observé des bancs de perchettes sous le grand radeau. J'ai vu le verrou du polo club qui m'interdisait l'accès au grand plongeoir. J'ai conservé les cartons d'entrée rose ou vert à 10 et 20 centimes, obtenus d'un tour (parfois deux) de manivelle à la machine (leur forme ressemblait à des billets de train qui devinrent des tickets souples paraissant sans valeur). Je me suis approché héroïquement du fort courant de l'eau, à droite et à gauche des deux promontoires. Je me suis moqué de l'interdiction de plonger. Je me suis posté sur la digue non loin du phare pour pêcher les jours de pluie et je suis rentré un jeudi avec un vengeron. J'ai regardé, étonné, les apprentis nageurs attachés à une ceinture de liège et suspendus à une grosse corde dans le moyen fond. Pourquoi étais-je étonné? Parce que je me rappelais le jeu des tout petits poissons en carton qu'il fallait attraper lorsque j'étais invité aux anniversaires des copains de classe enfantine. Je ne recherchais pas naturellement l'ombre et les sièges en pierre sous les platanes. Il fallait du soleil, il fallait du miel. Il fallait le plus courant et le plus coulant. Il fallait toujours attendre... Mon estomac me guidait à cet emplacement privilégié pour les grands, car c'était là qu'étaient avalés les pique-nique en famille: la salade de pommes de terre nouvelles, le jaune ferme des œufs durs, les tomates dont le jus se répand avec ses pépins lorsqu'elles sont croquées. Les couleurs de la république genevoise des drapeaux des promotions étaient absorbées à midi sans aigle à la clé. Il y avait des cygnes et je ne savais pas si c'était moi qui les évitais ou si c'étaient eux qui me fuyaient. Je me souviens des cailloux qui faisaient marcher bizarrement les nageurs et leur feront toujours mal aux pieds avant de pénétrer dans le lac et plus mal encore lorsqu'ils sortent de l'eau. Je n'ai pas dit que j'ai fait pipi dans le bac à sable et je ne le regrette pas.

A quoi bon évoquer cette mémoire qui n'est partagée que par de vieux habitués, des souvenirs qui finissent par passer pour une invention de braves gens qui veulent se rendre intéressants par des comparaisons, par un savoir disparu ou encore par une exposition de la sensibilité retrouvée?

Lorsque l'on dit à quelqu'un: tu te souviens? Que saisit-on en réponse? Il est complexe de

rendre compte de la nature associative des éléments composites mis en cause. Il y a un nez qui repère les Pâquis, c'est une odeur de l'eau mêlée à d'autres attractions olfactives. C'est la fraîcheur de la saison, c'est l'enfance qui donne aux cinq sens une prééminence. L'intensité est repérable mais non explicable.

La quête du temps perdu a fait écrire ces mots à Marcel Proust lors d'un voyage dans un ailleurs à demi atteignable: «Longtemps je me suis couché de bonne heure...».

Longtemps, en effet, je me suis demandé où allaient les déjections abandonnées aux deux WC situés à l'extrémité des bassins destinés ici aux hommes et là, réservés aux femmes. J'allais en courant vers ces lieux distinguant les sexes, ces cabines closes dites d'aisance, les réceptacles des évacuations du corps humain et que les historiens genevois nomment les «privés publics». Où pouvaient aller ces étrons et cette urine? D'où venait l'eau potable si fraîche aux robinets des fontaines situées au bas des escaliers d'accès aux bassins? Qui, avant moi, avait de ses mains frotté l'ovale jaune, ce savon en forme d'œuf de Pâques, l'instrument témoin d'un lavage collectif qui fait front isolément de nos jours contre les règles d'hygiène stricte. Il m'aura fallu longtemps pour découvrir qu'il existe une fosse septique où aboutissent les tuyaux de l'écoulement des richesses intestines, longtemps pour apprendre que l'eau potable vient de la rive voisine par des canalisations et que l'eau du lac est utilisée pour les nettoyages.

Il y a quelques instants, j'ai perdu mon stylo-feutre qui s'est échappé comme une araignée dans la fente séparant les blocs en pierre sur lesquels on marche aux Bains des Pâquis. Un mauvais geste et l'objet est soudainement tombé. Combien m'apparaissait grave, naguère, la perte du numéro de cintre où mes habits avaient été déposés! Je l'imputais à l'attraction du lac conjuguée à ma propre étourderie.

Le stylo n'est plus là, entre mes doigts, et je cesse de rédiger. C'est donc le signe du destin et de la fin. Je n'ai pas peur de désigner ainsi aujourd'hui l'enterrement inattendu d'un texte auquel je pourrais encore m'attacher au fil des lignes. C'est une épreuve nouvelle d'abandonner sans émotion! Hier, le numéro du vestiaire qui m'était attribué, inscrit sur une rondelle de fer blanc colorée, disparaissait au fond de l'eau et je redoutais de devoir rentrer tout nu chez mes parents, pensais-je en ces temps promis à de grandes frayeurs!

